

## Chapitre I.

Un jour, elle quitta tout. Son boulot, son mec, sa ville, sa famille. Elle avait décidé de laisser cette partie de sa vie derrière elle. Bien entendu, sans aucune trace. Pas d'adresse où lui écrire, ni de numéro pour la contacter. Au fond, son départ n'était pas des plus étonnants.

Mademoiselle faisait tout à contre sens. « Je refuse d'être un stéréotype ! » criait-elle à bout de champs, comme pour s'excuser d'être différente des autres. Elle ne voulait pas finir noyer dans la foule. Elle voulait voler au dessus. Alors quand les autres restaient, s'installaient en ménage et commençaient à vieillir, il fallait qu'elle s'en aille pour échapper à ces plaies qui allaient lui couper les ailes. Partir pour se démarquer des sédentaires, pour ne pas commencer à avoir des rides et du bide, pour ne pas pondre des marmots, s'ennuyer au boulot. Il fallait s'en douter. Au fond de moi, c'était quelque chose que j'avais prévu d'avance.

Pourtant, ça m'avait frappé comme une balle, en plein dans le cœur. BAM.

Je sortais du travail ce jour là, un peu en avance. Et avant de rentrer chez moi, j'avais décidé de passer la voir pour grappiller quelques minutes avec elle. Je lui avais laissé un message pour qu'elle soit au courant de ma venue. Et au coin de la rue, alors que je marchais d'un pas vif pour arriver rapidement, mon regard avait été captivé par une annonce placardé sur une vitre. Je l'avais reconnu de suite. Trois pièces, la couleur des murs et le petit balcon. Il ne manquait que sa silhouette gracile, accoudée à la fenêtre, la braise d'une cigarette allumée trahissant l'obscurité. Un maigre prix était affiché en dessous, comme si cela ne valait rien. Et pourtant, tous les moments passés en ces lieux étaient inestimables. Précieux. Inoubliables. Pour moi en tout cas. Pour elle je ne sais plus. Au fond, je ne l'ai jamais vraiment su. Je l'imaginais signer un contrat, tendre sa main au prometteur immobilier ventripotent souriant d'un air affamé. Une si bonne affaire, à un si bon prix ! Il y avait de quoi mouiller son froc. J'eus un léger haut le cœur. Mon propre humour arrivait à me dégouter.

Je m'assis quelques secondes sur les marches, reprenant mes esprits. J'avais sans doute du me tromper. Alors, comme si j'avais du plomb dans mes chaussures, dans mon estomac, dans ma gorge, dans mes jambes et mes bras, comme si chacun de mes muscles s'abandonnaient au désespoir après une trop longue course, je marchais à nouveau vers son appartement, le cœur battant un peu plus fort à chaque mètre que je franchissais telle une tortue retraité.

Quand je poussai la porte d'une main moite, le plomb qui m'alourdissait tenta de jaillir de ma bouche malade. J'avais touché juste, pour une fois. Elle était bien partie, et la seule erreur que j'avais faite était de croire que j'allais la retrouver chez elle, enfoncée dans son canapé devant un feuilleton débile qui lui « faisait fondre le cerveau ». Elle adorait dire ça. Elle le disait tout le temps, à chaque fois qu'elle posait sa main manucurée sur la télécommande. Je pénétrai dans cet appartement qui n'était plus le sien. Elle avait tout laissé. Les chaises, la table, la vaisselle dans la cuisine. Le pouf, le miroir, le tapis, la télévision dans le salon. Tant de choses que je connaissais par cœur mais qu'il me semblait découvrir sous un nouvel angle alors qu'elles baignaient dans les derniers rayons du soleil. Je n'avais pas pensé qu'en une pareille journée, si lumineuse, mon cœur eut besoin d'un parapluie. Si j'avais su.

Aucune odeur ne flottait dans les airs, pas même celle affreuse du tabac froid que je trouvais détestable. Pourtant à cette seconde, elle m'aurait rassuré. Elle aurait été séduisante et je l'aurais aimé. Mais nul parfum ne se promenait dans les couloirs déserts. Pas de javelle, pas de détergeant. Un lieu sans vie. Je me dirigeai vers la chambre. Le carrelage était impeccable, alors qu'elle était une pourtant piètre ménagère. Peut-être avait-elle tué quelqu'un d'où sa fuite insensée et qu'elle avait effacé toutes les preuves ? J'aurais tout accepté, même ça. Surtout ça. Le lit me donna envie de sauter par la fenêtre. Le matelas reposait sur son sommier, sans les draps colorés ni les chaudes couvertures qu'elle appréciait mettre qu'importe la saison. Sous ces montagnes de tissus sous lesquels nous nous cachions en riant. Ensemble. Combien de soirées mémorables avais-je passé entre ses murs avec elle ? Ces murs maintenant nus. Elle avait décroché toutes les photos dont elle les avait tapissés. Tous nos souvenirs. Les oreillers étaient immaculés. J'en attrapai un, enfonçai mon visage dedans, à la recherche d'un signe quelconque. A sa recherche. Et je réussis. Au creux du douillet coussin, je perçus son parfum. Presque effacé mais restant, subsistant quand même entre les plumes. Mes jambes flageolèrent légèrement et je me laissai glisser sur le lit. Où es-tu partie ? Où ? Et pourquoi ? Pourquoi me faire ça, moi qui avais tellement besoin de toi ?

Un premier hoquet creva le lourd silence qui régnait dans la pièce, puis un second. Enfin je craquai, et versai toutes les larmes de mon corps jusqu'à ce que le lendemain, un agent immobilier me découvre pendant une visite et me mette dehors, sans que je puisse lui expliquer que la porte était ouverte à mon arrivée. Qu'elle avait laissé la porte ouverte et que des fantômes continuaient à s'en échapper.

## Chapitre II.

Un peu plus tard dans la semaine, j'invitai quelques amis pour une petite sortie. Je ne supportais pas de tourner en rond dans ma cage. Nous étions tous troublés par son départ, en particulier Eric. Ce fut Clarisse qui lui annonça la nouvelle, le soir même. Elle l'avait appris de ma bouche et avait fait suivre ce triste message. Eric était mon meilleur ami, depuis très longtemps. Nous avions grandi ensemble, il était mon frère, mon protecteur, mon héros. Pourtant aujourd'hui, il ne ressemblait plus à ce glorieux soldat qu'il avait été durant l'enfance. Il pleurait dans son cocktail, reniflait bruyamment, poussait des gargarismes sinistres. On aurait dit un animal, un sauvage qui sortait de sa forêt et ne connaissait pas les valeurs de la ville. Un fanatique auquel on venait d'arracher la divinité.

Clarisse me fixait, à la recherche d'une quelconque information. Je lui avais bien dit que j'ignorais tout de son départ. Qu'elle était comme ça, et qu'elle ne m'en avait pas parlé ni même mentionné la simple idée. Ses grands yeux bleus avaient légèrement perdus leurs éclats, peut-être noyés par les sanglots nocturnes qui la saisissaient dans son sommeil depuis quelques jours. Une larme s'accrocha à ses cils.

- Comment a-t-elle pu me faire ça ? murmura-t-elle d'une voix étranglée. Et à toi ? Elle t'aimait tellement, vous étiez si proche !

Je hochais la tête, sans pouvoir émettre une seule réponse. Mes cordes vocales étaient en grève, trop fatiguées par les cris de rage que j'avais poussés en rentrant chez moi après m'être

fait renvoyer de l'appartement. Je les avais étouffés dans l'oreiller que j'avais piqué chez elle. C'était la dernière trace que j'avais d'elle, et il était hors de question que les nouveaux habitants, qu'ils soient parfumés au désodorisant pour chiotte ou même avec le dernier Chanel, finissent de l'effacer en se couchant nonchalamment dessus. Je passai une main dans mes cheveux, jouai avec une mèche. Je ne devais pas me remettre à pleurer. J'essayais de me rassurer, de penser à autre chose. De me détendre. Il le fallait. Clarisse balaya d'un coup de tête sa frange brune sur le côté, souffla longuement avant de boire d'une traite son verre plein de mousse. C'était son cinquième. Il lui en restait un peu sur les lèvres quand elle eut fini, mais je n'osais pas lui dire. J'avais peur qu'elle se remette à pleurer, comme elle l'avait fait en débarquant chez moi à l'improviste la veille au soir. Elle avait totalement craqué, l'insultait de tous les noms d'oiseaux possibles puis s'était tue pendant de longues minutes. Son visage s'était figé en une grimace de désespoir et j'avais essayé de la consoler le reste de la nuit.

Clarisse et elle travaillaient ensemble auparavant, puis elle avait décidé de changer de domaine. Elle avait passé un diplôme pour devenir infirmière, fatiguée de la photographie, souhaitant être utile à la société. Elles n'avaient jamais perdu contacts, étaient de vrais inséparables. Je les avais rencontrées lors d'une soirée un peu - voire très - arrosée où j'avais tout d'abord cru qu'elles étaient en couple, à danser comme des folles sur la piste, leurs deux corps aussi appétissants l'un que l'autre étroitement serrés, leurs mains se promenant un peu à partout, la proximité de leurs visages. J'étais déjà dans un certain état, et j'avais malencontreusement renversé ma vodka dans les cheveux de Clarisse. Jamais je n'avais pris pareil savon. J'avais cru avoir à nouveau trois ans et entendre les cris de ma mère qui me grondait d'avoir manger le dernier gâteau sans son autorisation. Puis elle était arrivée et avait calmé le jeu. Ses pupilles étaient dilatées, sa voix cassée, son débardeur humide de transpiration. Mais elle n'en était pas moins belle.

Au final, nous avons beaucoup discuté et elle m'avait signalé que leur relation était purement amicale. Au fond, je ne l'ai jamais cru. J'avais en moi le sentiment qu'elles s'étaient déjà faites des petites sessions « entre filles » et j'en eu plus tard, la confirmation en surprenant l'une de leurs conversations téléphoniques. Mais dans tous les cas, je venais de faire la rencontre de ma vie. Celle qui ne me laisserait jamais derrière elle, sur qui je pourrais toujours compter. Enfin c'est ce que je croyais.

Clarisse posa sa main sur la mienne. Je lui offris mon regard le plus compatissant, mais rien ne fit. Des ruisseaux se mirent à dévaler ses joues et je ne pus faire autrement que la prendre dans mes bras. Eric observait la scène de ses yeux vitreux et enfonça sa tête entre ses coudes. Il était totalement soul, totalement désespéré. Et totalement seul sans doute.

- Emilie... pleurnicha-t-il contre la table.

Je sentis Clarisse se raidir contre moi, à l'entente du prénom. La plaie de mon cœur s'ouvrit à nouveau pour cracher son douloureux poison. J'eus envie de vomir. Emilie était partie désormais. Et nous n'aurions sans doute plus jamais de nouvelles d'elle. Clarisse se détacha de moi pour l'incendier de sa voix trahie par l'émotion. Elle lui hurla qu'elle ne voulait plus l'entendre prononcer son nom ! Que c'était comme la mort, qu'on ne la nommerait plus. Voilà ! Elle était morte et maintenant on devait faire notre deuil !

- Emilie est morte, tu m'entends ? s'égosillait-elle en pointant un doigt réprobateur dont l'ongle était rongé jusqu'à la racine sur cette loque humaine qui commençait à tomber de sa chaise Et si elle revient, je la tuerais de mes propres mains ! Et je l'enterrerais dans les jardinières de mon balcon !

Son poing, pourtant si petit, si délicat, s'écrasa sur la table et secoua les verres. Le verre de pression se renversa, déversa son contenu au sol. Le patron vint nous trouver pour nous congédier. On devait faire peur à l'assistance. Clarisse était remontée à bloc, hurlait encore sur Eric qui ne l'écoutait pas. J'allais payer les commandes, ne m'étonnai même pas de la taille de la note et soupirai. Nous étions consternants. Pitoyables. Revenant à la table, j'attrapai un bras d'Eric et cherchai à le soulever. Il semblait peser une tonne.

- Clarisse vient m'aider s'il te plaît, demandai-je sur un ton ferme.
- Je préfère crever que l'aider ! Il ne sait pas ce que c'est, lui, de souffrir ! Il joue la comédie ! Et toi aussi tu joues la comédie !

Elle pleurait à chaudes larmes, hoquetait, ses mains cachant son visage bouffi par ses pleurs. Je la fuyais du regard. J'étais à deux doigts de lâcher prise avec elle, de m'écrouler par terre et taper du poing sur le sol poisseux en priant le ciel pour qu'Emilie revienne. Emilie était notre soleil. C'était elle qui faisait tourner notre monde. Et elle était partie. La terre ne tournait plus, il faisait froid. La nuit était tombée sur nos vies. Ma gorge se serra.

Nous nous donnions en spectacle. J'avais honte malgré la quantité d'alcool qui embrumait mes pensées.

- Clarisse, je t'en prie, chuchotai-je.
- Non ! Je l'aimais moi Emilie ! Pas vous ! Pas vous ! Vous me l'avez volé ! Voleurs ! Ce n'était qu'une salope !

Je la vis pivoter sur ses pieds et s'enfuir à toutes jambes du bar. Un murmure offusqué s'éleva chez les autres clients. Je me jurai intérieurement de ne plus jamais revenir dans ce bar et de ne plus jamais laisser Clarisse boire. Si elle acceptait de me reparler après ça.

Eric poussa une longue plainte déchirante. Je crus que c'était son dernier souffle et eus presque envie de l'achever pour pouvoir ensuite, me donner la mort.

### Chapitre III.

Finalement, un spectateur avait quitté l'ombre des tribunes pour m'aider à porter le presque cadavre d'Eric jusqu'à ma voiture. Malgré mon haleine qui puait l'alcool, il me laissa partir. Il avait eu sans doute pitié de moi, mais voulait peut-être aussi boire son apéro tranquillement. Sur le chemin, j'espérais apercevoir Clarisse titubant sur le trottoir. Cela m'inquiétait de la savoir totalement ivre dans la nature. J'ignorais ce dont elle était capable de faire. Au pied de son immeuble, j'extirpai Eric de la voiture et le secouai pour le réveiller un minimum. Il s'écrasa lamentablement sur le pavé. Il était bien trop lourd pour moi. Ses yeux roulaient, je tirais sur ses épaules et qui peinait à rester debout. Je finis par lui asséner une droite

magistrale qui claqua dans l'air. Ca me soulagea, me vengea, m'apaisa. Après tout, j'avais plus de raison que lui de pleurer le départ d'Emilie.

- Si tu ne m'aides pas, tu dors dehors ! grognai-je en le bousculant légèrement.

Mes paroles firent leur effet et il se ressaisit du mieux qu'il put. La marche jusqu'à l'ascenseur fut fastidieuse. Une fois chez lui, je le couchai sur son lit et il s'endormit dans la minute. Je le regardai, grelottant, bavant, puant. Une vraie bête. Je m'étonnai qu'il n'ait pas encore vomi tout l'alcool qu'il avait ingurgité. Il risquait de faire un coma. Il me dégoutait. Je le détestais. Une haine brûlait dans mes entrailles rien qu'à le voir. Moi aussi je souffrais ! Moi aussi je voulais me bourrer la gueule pour oublier mes soucis, pour oublier que ma vie était pourrie, pour oublier qu'Emilie était partie ! J'eus envie de partir, mais je restais à ses côtés pour le veiller. Malgré ça, je me souvins de nos souvenirs communs. Mon grand frère.

Il était fol amoureux d'Emilie, je le savais. Et en prime c'était réciproque. Elle passait ses journées chez lui en me disant qu'elle était au travail mais je n'avais jamais été dupe. Je les imaginai, faisant l'amour comme des castors au fil des heures. Pourquoi avait-elle continué me mentir sur ça ? Pourquoi me mentait-elle sur tout ? Je me souvenais des regards débordant de sous entendus qu'ils s'adressaient au départ, quand je les avais présentés. Le désir s'embrasa et ne s'éteint jamais. L'affection réalimenta le feu de cet amour secret puis une passion ardente commença à réchauffer leurs vies. Je lui avais présenté Emilie, c'est grâce à moi qu'il l'avait fréquenté. Il ne m'avait jamais remercié.

A un de mes anniversaires où j'avais convié tous mes proches auxquels je tenais le plus, j'avais vue Emilie allonger discrètement sa longue jambe au galbe parfait sous la table afin de poser son petit pied vicieux entre les jambes d'Eric. Sous mon nez mais dans le silence le plus total. En pensant sans doute que j'étais aveugle. J'ignorais même si Clarisse était seulement au courant de ça. J'avais soufflé mes vingt trois bougies, coupé le gâteau, fais sauter le bouchon de champagne, chanté les chansons les plus débiles, paillardes ou populaires du monde, ouvert mes cadeaux, coiffé ma tête d'un chapeau en carton coloré et jeté des cotillons dans tous les sens : rien n'y avait fais. Ils s'étaient coulés tous les deux dans un mutisme intime, personnel. Une bulle dans laquelle je n'avais plus ma place.

Le soir il avait dit la raccompagner. Le lendemain matin, je me rendis chez elle pour lui ramener des affaires mais elle était absente. J'ignorais encore que leur liaison ne serait jamais dévoilée sous le feu des projecteurs. Mais chaque jour qu'ils passaient sous silence me blessait un peu plus. Même quand nous regardions un film ensemble, que nous allions au restaurant ou quand je passais la nuit chez elle. Elle ne me dit jamais rien à propos d'Eric. Elle aimait juste répéter que les bras d'un homme, ça tenait chaud et que des fois, elle crevait de froid.

Leur amour était émouvant. Ils formaient un couple magnifique, elle, talentueuse, piquante et au physique de rêve. Lui avec sa gueule d'acteur, ses muscles de grosses brutes et sa tendance à rassembler les foules. Il devait être écrit dans leurs chaires qu'ils étaient faits l'un pour l'autre. Ca aussi c'était quelque chose dont jamais je n'aurais du m'étonner. Je me flagellais pendant des heures en les imaginant enlacés dans une étreinte brûlante. C'était con, mais

tourné le couteau dans la plaie était presque apaisant. La souffrance rédemptrice, c'était peut-être ça. Il ne me manquait que les clous pour que je puisse me les planter dans les paumes, me crucifier dans mon lit et apprécier ma délicieuse agonie.

Eric rota dans l'obscurité et j'eus un haut le cœur. Je me précipitai dans la salle de bain pour vomir tout ce que je pouvais dans les toilettes. Je vomissais l'alcool, je vomissais ma haine et toute ma rancœur. Il fallait que tout cela quitte mon corps pour que je puisse aller mieux. Que je puisse m'en sortir. Crever l'abcès pour que la plaie cicatrise. Mon estomac se souleva une dernière fois et je m'allongeai par terre sur le tapis de bain avant de m'endormir. Je redoutais le sommeil, ne voulant pas qu'elle m'apparaisse en rêve. Mais je ne parvenais plus à lutter. Cette nuit là, je la vis venir à moi, me prendre dans ses bras. Je sentis sa poitrine contre mon crâne. Elle était chaude, ses longs cheveux traînaient par terre. Elle passait sa main sur mon visage dégoulinant de sueur, tordu par la douleur. Elle prononçait mon nom, comme une ritournelle, dans mon oreille. Je me retournai pour la voir, elle était totalement nue. Le serpent qu'elle avait tatoué sur le ventre tournait en rond autour de son nombril. Elle puait l'essence. Je décidai alors d'accomplir ma vengeance et sortis un paquet de l'allumette de ma poche. Je la craquai et dans un sourire, lui jetai dans la face la flamme naissante et elle s'embrasa.

- Et là t'as chaud Emilie ? je riais, débordant de fierté. Et dans mes bras à moi il ne faisait pas assez chaud ?

Je vis une larme rouler sur sa joue, son sourire s'effacer.

- Ne fais pas semblant d'être triste. T'as pas de cœur, tu ne peux pas l'être.

Alors elle se remit à sourire puis éclata d'un rire monstrueux. Sa bouche s'ouvrit en grand et elle m'avalait entièrement. Dans son corps, il faisait chaud, c'était doux et paisible. Ça me rappela combien je l'aimais. Combien j'appréciais dormir contre elle les nuits d'hiver, ou encore quand nous faisions l'amour et que j'étais véritablement en elle. Mais un bruit de déglutition me fit sursauter.

Quand j'ouvris les yeux, je vis Eric agenouillé au dessus de sa baignoire, gerber dans des bruits écoeurants. Emilie n'était plus là. Clarisse avait raison : elle était morte et je devais faire mon deuil. Je sentis des larmes sur mes joues brûlantes, que j'essuyais d'un revers de main. Eric se retourna vers moi et lui-même essuya sa bouche de la même manière pour ensuite aller se débarbouiller. Il semblait énervé de me découvrir dans sa salle de bain. Ses yeux lançaient des balles. Il enfonça sa tête dans une serviette propre et se frictionna. J'aperçus mon reflet. Mes joues creuses, mes cheveux en bataille peut-être un peu trop longs, ma barbe de trois jours. Je ressemblais à un clochard. J'en étais presque un. Emilie, ma demeure, était partie. Je n'avais plus de foyer douillet où me recueillir.

- Qu'est ce que tu fous là Jérôme ?

Sa voix était grasse, hautaine. Quelle reconnaissance.

- Je t'ai ramené du bar, tu étais complètement soul.
- Je vais mieux, casses-toi maintenant.

Les poils sur mes avant-bras se hérissèrent. C'était sa façon de me remercier ? J'aurais préféré qu'il se noie dans sa gerbe et qu'il crève.

- Ce n'est pas la politesse qui t'étouffe, je lançai.
- J'ai pas envie de te voir, tu comprends ça ? jura-t-il en me pointant l'extérieur de la pièce.
- Le contraire serait plus compréhensible ! m'exclamai-je.

Il me jeta un regard plein d'effroi, peut-être surpris. Je me sentais fébrile, prêt à mordre, à lui rentrer dans le lard. Clarisse avait raison : c'était un voleur. Il m'avait dépouillé de mon plus grand trésor : la femme que j'aimais.

- Dégage ! hurla-t-il en me balançant la serviette qu'il tenait dans la main dessus. Je ne veux pas subir tes accusations à la con !
- C'est ta faute si Emilie est partie !

Je venais de le toucher en plein cœur. Il me bouscula hors de la salle de bain. Il était encore embaumé d'alcool. Je priais pour que ce soit la raison de sa colère. Qu'au fond, il ne m'en veuille pas non plus. Nous étions deux amis, à la vie à la mort, nous avions tout partagé. Même notre amour avec un grand A malheureusement. Il continua de me pousser jusqu'à la porte d'entrée. Je n'eus même pas le temps de récupérer mes affaires que déjà, je me retrouvais sur le pallier.

- Si elle est partie, c'est parce qu'elle n'arrivait pas à te dire que tu n'étais qu'une raclure, une petite merde, qu'elle t'aimait plus et que ça servait rien à que vous continuiez. Elle avait peur que tu souffres. Tu parles : c'est juste qu'au plumard elle te trouvait bidon alors elle s'est tournée vers un vrai homme. Moi. Mais que tes financements lui permettaient de vivre malgré son taf de merde du coup elle ne pouvait pas te quitter. Deux mecs pour la combler : du sexe et du fric. Elle avait tout ce qu'elle voulait. Elle s'est barrée, cette trainée, parce que je lui ai demandé de choisir. Je l'aimais moi ! Et je tenais à ne l'avoir qu'à moi. Mon ultimatum a sonné fort et elle s'est enfuie pour ne pas affronter le gros du problème. Quelle salope ta copine.

Puis il claqua la porte avant même que je puisse lui envoyer mon poing dans la face. Mais je ne retins pas mon coup et mes phalanges s'éclatèrent contre le bois. J'étouffai un hurlement de douleur. J'étais vraiment trop con. Et la réalité me revenait dans la face comme si l'on m'avait bandé les yeux pour enfin me les délier. Il n'avait pas tort. Emilie ne parvenait pas à finir ses fins de mois avec la photographie, et je l'aidais donc. Après tout, je passais un tiers de mon temps avec elle, dans son appartement : pour moi, il était tout à fait naturel de participer à ces charges trop lourdes pour elle. J'aurais dû cependant me douter que c'était mon unique et dernier point d'attache avec elle. Qu'elle ne restait avec moi que pour ça : l'argent.

Dans le couloir, face à cette porte qui s'était refermé sur moi, comme on clos une histoire, une nouvelle larme roula sur ma joue. Emilie m'avait fait tout perdre : mon meilleur ami, mon

estime, mon bonheur, mon temps... Elle avait pillé tous les cœurs, s'était gavé de leur richesse et quand elle fut suffisamment forte, elle s'était enfuie. Peut-être que mes financements lui ont permis de se payer sa liberté. Après tout, je lui donnais de bonne foi, sans vraiment savoir ce qu'elle allait en faire par la suite.

Je me laissais glisser contre le mur, la tête entre les genoux. Petit fœtus abandonné par tous. Je pleurais amèrement, sur cette disparation, l'envol de cet oiseau qui m'était tellement cher et qui m'avait totalement dépouillé de mon être. Puis je relevais les yeux, et même si dans le noir complet du corridor, je ne pouvais rien voir, je cru distinguer son visage dans l'obscurité. Elle pleurerait elle aussi. Sans pour autant s'excuser. Je battis des paupières pour que cette méchante illusion s'en aille, et me massais les paupières vigoureusement. Puis je me relevais, marchais jusqu'à l'interrupteur et actionnais la lumière. Outre moi et mes vieux fantômes, le couloir était vide. Prenant alors conscience que je ne pouvais pas laisser ma vie être guidée par des regrets, je décidais de tout reprendre en main. Je quittais l'immeuble sans savoir si j'y remettrais les pieds un jour, ou si Eric comptait m'adresser de nouveau la parole.

Ce fut le dernier jour de mon deuil. Emilie était partie, je la considérais comme morte. Et moi j'étais resté, et j'étais vivant, vivant, vivant. Plus que jamais. Depuis, mes larmes pour elle se sont tariées.

#### Chapitre IV.

Le temps passa, l'hiver vint puis repartit. Au début du printemps, je me sentais déjà beaucoup moins seul. Eric avait entamé sa cicatrisation, et notre amitié avait repris du poil de la bête. La difficulté n'avait pas été insurmontable, et nous avions découvert toutes les possibilités qui s'ouvraient à nous et que jusqu'à maintenant, nous n'avions jamais cherché à voir. Clarisse avait néanmoins eu plus de mal à oublier Emilie et à tourner la page.

Peu de temps après le jour de l'an, elle était venue chez moi, totalement désespérée. Elle avait passé le Réveillon en famille, ne pouvant accepter l'idée de faire la fête sans que sa moitié soit là pour se trémousser avec elle. Elle grelottait dans sa veste trempée par la pluie qui tombait au dehors. Je l'avais déshabillé, et elle s'était blottie contre moi. Peut-être pensait-elle trouver en moi, la chaleur qu'Emilie lui conférerait. Peut-être s'imaginait-elle qu'en faisant l'amour avec moi, l'ancien amant de son amie, elle la sentirait en moi. J'ignorais ce qui lui était passé par la tête et actuellement encore, me pose la question en me souvenant de cette soirée.

D'abord un baiser. Puis un regard de confiance. Une main qui descend le long d'une courbe, s'arrête sur la hanche. Des vêtements qui se soulèvent, s'échappent. Une caresse, et encore une autre. A nouveau s'embrasser, s'enlacer. Je sentais son cœur battre dans sa poitrine. Je dévorais chaque partie de sa peau. Ce n'était pas Emilie, ni même un substrat. Je ne pouvais les confondre. Clarisse était loin de lui ressembler. Et elle dut aussi s'en rendre compte au moment où nos corps allongés finirent leur danse sensuelle. Nous venions de nous découvrir, de nous trouver tous les deux. Enfin.



Au final, peut-être avais-je eu tort de penser que c'était Emilie, la personne de cette fête qui ne me quitterait jamais, lors de notre rencontre. Après tout, c'est Clarisse qui récemment a déménagé chez moi.

Elle s'est installée dans mon appartement, elle a décoré ma vie avec ses photographies, ses anecdotes professionnelles, ses sourires. A partir de ce jour, Clarisse n'était plus cette plaie béante qu'elle avait été au départ d'Emilie. Elle avait éclos à nouveau, comme une fleur une fois les temps durs passés. Et jamais je ne l'avais trouvée aussi belle.

J'ignorais ce qu'était vraiment l'amour jusqu'à l'avoir rencontré. Au départ, je ne savais dire si j'étais amoureux de Clarisse ou non. Il y a l'attirance, le désir, la complicité. Puis je le découvris au cours des années qui passèrent. Un nouveau calendrier s'était créé pour nous, pour rattraper le temps qu'on avait perdu tout les deux, tout en étant très proches. Un mois, puis deux, douze, quinze, vingt... Nous mettions énormément de choses en commun, et quand je décidais de quitter mon vieil appartement pour changer d'air, la question ne se posait même pas : je l'emmenais avec moi. Et c'est à partir de ce moment que je compris ce qu'était vraiment l'amour. Et que je l'aimais de tout mon cœur. Au détour d'un instant romantique bien entendu prémédité, je lui passais la bague au doigt. A la lueur des bougies, je vis son regard s'illuminer d'une lumière que je ne lui connaissais pas. C'était l'avenir que je lisais sans méandre dans ses yeux.

Notre mariage fut le dernier endroit où Eric fit une apparition. Il était mon témoin, et fidèle au poste, s'était engagé à m'accompagner dans le nouveau virage de la vie qui s'offrait à moi. Fort élégant dans son costume, le regard fier et le sourire bienveillant. Quand je pense à lui, je me rends compte qu'il me manque. C'est pénible la douleur. C'est pénible de voir nos amis s'évaporer, les uns après les autres. Je ne sus que bien plus tard où il s'était rendu, et j'en fus presque rassuré. Dans tous les cas, Clarisse ne me quitterait pas. On se l'était juré, devant la loi, devant Dieu, devant nous. A la vie, à la mort. Main dans la main, nous entamions la marche de ce chemin qui s'ouvrait, droit devant nous. Notre vie était une vraie ballade romantique, malgré parfois, les quelques orages qui foudroyaient le quotidien.

Elle m'offrait des sensations comme personnes n'avaient sut le faire : la haine, l'effroi, la sérénité, la tendresse. Tout s'imprégnait d'elle. Même quand une énorme colère contre elle me saisissait aux tripes, elle faisait tout basculer par sa voix, ses réponses et parfois ses larmes. Alors je me précipitais vers elle pour la serrer dans mes bras, m'enivrer de son odeur et me rappeler à quel point j'avais besoin d'elle. Qu'être en couple, c'est une union mais aussi une rupture avec tout un autre monde. Et que le nouvel univers dans lequel nous vivions n'en était pas moins beau. Au contraire : il respirait la magnificence.

Nous étions loin d'être le couple parfait. Mais quand son ventre commença à s'arrondir, je peux dire que nous étions le plus heureux.

Sept mois plus tard, nous étions quatre dans le livret de famille. Deux petits garçons qui dormaient dans des couveuses. Trop crevettes pour affronter la vie extérieure. Mais une nouvelle fois, le temps fut notre allié. Il passa et emmena avec lui, nos vieux démons et nos inquiétudes.

Victor et Noam sortirent de la maternité trois mois et demi plus tard. Nous étions quatre à la maison. Quatre à marcher sur le chemin, qui continuait de s'allonger devant nous.

Avoir des bébés changea totalement mon état d'esprit. Je les pouponnais comme jamais je n'aurais pensé le faire un jour. Je sais que si Eric avait été là, il m'aurait charrié, traité de poule pondeuse. Son rire manquait énormément dans cette nouvelle ambiance. Il avait toujours sa place dans nos rangs, même si celle-ci restait vide. Et de toutes manières, il aurait été sans doute plus séduit par l'idée de devenir papa, qu'effrayé. Il était courageux et cela aurait pu être un nouveau challenge dans sa vie. Pimenter son existence un peu fade, depuis quelques temps. Mais son premier défi a été d'aller retrouver la femme de sa vie dans le plus grand des silences. Je ne compris que bien plus tard qu'il avait réussi.

Et un soir, mon téléphone vibra tandis que Clarisse nourrissait nos petits monstres. Je découvris un message d'un numéro inconnu. Une photo d'une statue gigantesque. D'un Christ les bras grands ouverts, illuminé dans la nuit. Je m'approchais de ma belle, lui tendis l'appareil. Elle regarda la photo avec un petit sourire, et me la rendit sans rien ajouter. Noam babillait dans ses bras, et elle posa un baiser sur son front chauve de bébé.

Cela faisait sept ans. Et en sept ans, j'avais eu le temps de pleurer, hurler, me souler, me plaindre, me disputer, me battre, me relever, cicatriser, aimer, grandir, déménager, devenir père. Et je me rendis compte que si Emilie ne s'était jamais envolée, rien de tout cela ne se serait passé. Par le mal, elle avait créé le bonheur. En disparaissant de mon univers, elle l'avait modelé d'une telle façon que je serais plus heureux sans elle. Je ne pouvais la remercier pourtant. Après tout, elle n'avait rien exécuté volontairement. Elle profitait simplement des autres. Et qui sait ce qui aurait pu se passer. Un suicide, une autre disparition. J'aurais pu faire mes valises et partir à sa poursuite. Mais c'était du passé et je refusais de retourner en arrière. Emilie avait laissé son empreinte sur le temps perdu, et peut-être qu'elle avait regretté. Après tout, c'est elle qui avait recontacté Eric. Sans doute avait-elle compris que l'on n'échappe pas au cycle de la vie. Qu'on ne pouvait pas tout quitter comme ça. Et que certains liens, jamais ne se brisent.

Je supprimais la photo, et me retournais vers mon présent : ma tendre épouse sur le canapé, entrain d'allaiter un de nos fils, le second dormant dans son transat.

Et cela m'appartenait. A moi et à moi seul. C'était mon univers, où les fantômes n'existaient pas.

Je récupérais Victor, ensommeillé, et le couchais contre moi après m'être assis auprès de Clarisse. Elle me regarda, et me sourit. Elle était belle, éclatante. Elle souffla sur sa frange en une mimique habituelle pour la dégager de devant ses grands yeux bleus. Je déposais un baiser sur sa joue.

- Tu es le bonheur de ma vie.

Ses lèvres caressèrent les miennes. Elle n'en était pas que le bonheur.

Elle était toute mon existence.